N° 533 — CINQ CENTIMES — Mardi 13 Mai 1890

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 18
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES .... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES .... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS .... 0 fr. 75 —
LOCALES .... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à ROUBAIX-TOURCOING aux Bureaux du Journal, à Lille, 51, rue Nationale, à PARIS, à l'Agence Audbourg, place de la Bourse, 10, et à BRUXELLES pour toute la BELGIQUE et la HOLLANDE, à la Société anonyme de publicité générale, 102, boulevard Anspach et 3, rue des Teinturiers.

TÉLÉPHONE

RESTONS UNIS

Il n'y a qu'un cri dans la presse pour reconnaître qu'il faudrait remonter bien loin dans le passé pour trouver une époque où la situation intérieure se soit présentée sous de meilleurs auspices qu'aujourd'hui. Sauf dans le clan boulangiste, tout occupé à panser ses plaies et trop étrillé pour être content, il est certain qu'un sentiment nouveau d'apaisement et de sécurité s'est répandu partout : il y a quelque chose de changé, il y a du calme et de la tranquillité dans l'air ambiant depuis les vacances parlementaires, le voyage de M. Carnot, la manifestation ratée du 1er mai, et le grand balayage de la Boulange.

Du côté des réactionnaires et du côté des républicains,on le constate également; de part et d'autre on s'accorde à dire que le moment marque une époque dans notre évolution intérieure : le *Soleil* qualifie ce moment d'« ère nouvelle » ; la *Paix* intitule « Situation nouvelle » un article sur les conditions actuelles de la politique intérieure, et nous pourrions faire le tour de la presse sans cesser de renouveler les témoignages probants de cette impression générale et de ce contagieux optimisme.

Nous n'avons garde de protester contre un sentiment que nous partageons fort et contre un optimisme dont nous avons été les premiers à donner l'exemple. Nous reconnaissons avec le plus joyeux empressement que l'effondrement de la Boulange et le sauve-qui-peut de ses adhérents déblaient le terrain de son plus dangereux obstacle. Nous assistons avec le plus vif plaisir aux embarras mal dissimulés de la Droite privée de son « bélier », désarmée de sa « catapulte », et ne sachant plus derrière quel nouveau chef de file et quel nouveau syndic des mécontents elle pourra bien désormais se ranger. Nous serons heureux de voir les égarés de notre parti et les républicains fourvoyés de la Boulange — nous parlons, bien entendu, des égarés et non des renégats, des soldats que l'on a trompés et non des meneurs qui se sont vendus — revenir au bercail et rallier le drapeau. Mais tous ces multiples sujets de satisfaction sauraient-ils nous empêcher de voir que la nouveauté même de la situation par la force des choses, comporte une certaine nouveauté de difficultés et peut-être de périls ?

Ce péril n'existe pas encore; il n'existera jamais que si nous le voulons bien ; il est des plus faciles à conjurer. Mais encore faut-il savoir en quoi il peut consister et d'où il peut venir. La droite étant impuissante et la Boulange anéantie, d'où pourrait-il donc venir, sinon de nous seuls, de nos erreurs et de nos fautes? Et quelle cause pourrait d'abord lui donner naissance, sinon l'excès même du sentiment de délivrance qui succède au voyage triomphal du Président de la République, à la pacifique échéance du premier mai et aux élections réparatrices de la capitale?

Oui sans doute, nous sommes délivrés pour jamais du boulangisme et rassurés pour longtemps du côté de la réaction ; oui, nous sommes délivrés du péril qui provenait de leur malfaisante et monstrueuse alliance; mais il y a quelque chose dont nous ne serons certainement pas libérés de sitôt : c'est du devoir impérieux, du devoir persistant de rester unis. S'imaginer que, sous prétexte de dangers évanouis et de sécurité reconquise, le parti républicain peut impunément revenir aux anciens errements, céder aux tentations dissolvantes, adopter de nouveau l'ordre dispersé et se laisser aller doucement à ces impulsions centrifuges que toute collectivité renferme dans son sein comme un germe de mort, c'est se bercer de la plus décevante illusion. Croire que les conditions améliorées de la politique actuelle se prêteront sans péril à des expériences plus ou moins ingénieuses de déclassement et de reclassement; penser que, sous prétexte d'ère nouvelle, il convient de voler à de nouvelles combinaisons de groupes, — ce serait rouvrir de ses propres mains l'ère des difficultés qui vient de se clore et les portes classiques — comme dit le *Soleil* — du temple de Janus.

La guerre entre républicains a pris fin; de grâce, ne la rallumons pas. Nous avons conclu, sous la dictée des électeurs, un pacte de patience et d'attente : respectons-le scrupuleusement; la fidélité au suffrage universel et l'intérêt bien entendu nous en font également un devoir. Il nous semble malheureusement que ce n'est pas tout à fait l'opinion de tout le monde et qu'on a commencé à faire entendre aux deux extrémités opposées de notre parti quelques voix discordantes ; on a sans doute cru le moment venu de secouer comme un joug trop lourd le pacte d'union qui depuis neuf mois nous groupe tous autour d'un programme commun d'où la politique pure est exclue; on a déjà remué çà et là les cendres des polémiques éteintes. C'est justement le danger dont nous parlions plus haut : le danger intérieur.

Profondément convaincus au contraire que, si la situation a singulièrement changé autour de nous, rien ne doit être modifié dans nos relations et nos devoirs réciproques; persuadés que toute manœuvre de division républicaine ferait immédiatement renaître sous une forme ou sous une autre les périls heureusement conjurés, nous proclamons de nouveau, quant à nous, la nécessité de rester unis. La nouveauté de la situation n'a rien changé à cet égard. L'« ère nouvelle » ne doit donc mériter ce nom que par les nouvelles difficultés où elle accule nos adversaires; mais, au sein de notre parti, tout doit rester dans le même état qu'avant : le but et les moyens. Le but est le progrès; les moyens sont la concorde, l'élimination de ce qui divise, l'union pour la réalisation des idées communes. Nous le disions hier, et nous ne voyons, en dépit de certains exemples, nulle raison de ne pas le répéter demain.

Un vieux républicain.

M. Jules Ferry

AU BANQUET DES ÉTUDIANTS

Hier, au banquet annuel de l'Association générale des étudiants, des toasts fort applaudis ont été portés par M. de Vogüé, M. Rivelin, président de l'Association, un étudiant roumain, M. Chaumeton, ex-président, le capitaine Binger, MM. Gebhard et Jules Ferry.

M. Jules Ferry a demandé aux étudiants de ne pas se laisser aller au découragement et au pessimisme, puis il a ajouté :

Il vous manque pour connaître le prix des biens dont vous jouissez, d'avoir su ce que c'est qu'être jeune et ne pas être libre. Nous l'avons su, nous qui ne sommes plus jeunes, et nous n'avons pas désespéré. La solution du problème que vous désespérez de trouver est dans l'amour.

» Et que de choses, jeunes gens, vous avez à aimer ! Votre patrie d'abord, éprouvée, mutilée, abaissée et qu'il faut racheter, relever. En 1847, à la veille de notre révolution dont je disais un mot tout à l'heure, M. de Lamartine disait ce mot terrible, dont la monarchie de Juillet ne se releva pas : « La France s'ennuie ».

» L'ennui, c'est le lot des forts, des heureux ; mais une nation comme la France, dans l'état que des catastrophes imméritées lui ont fait, n'a ni le loisir ni le droit de s'ennuyer. (Applaudissements.)

» Aimez encore ces classes souffrantes dont M. de Vogüé, dans son noble et spirituel discours, a parlé d'une façon si touchante. Aimez ce prolétariat dont les politiciens cherchent à vous séparer. On a fait beaucoup pour lui, beaucoup plus qu'on ne lui dit et qu'on ne lui laisse croire. On ne fait pas assez au point de vue du contact individuel, de l'apostolat volontaire.

« Cet apostolat jeunes gens, il vous revient de droit. Vous pouvez entrer chez le pauvre sans exciter sa défiance ; vous lui apporter quelque chose de la lumière qui est en vous, votre tendresse, votre candeur. Essayez, il y a de ce côté beaucoup à faire (Applaudissements.)

» Enfin, aimez-la, cette humanité qui, elle, jamais ne désespère ni se décourage et qui toujours suit son chemin, poussée par un instinct irrésistible. Ah ! quand on a pu la servir un jour seulement par la parole ou par l'action, on regarde de bien haut les oublis et les ingratitudes (Applaudissements) et l'on marche avec elle, les yeux sur les étoiles, vers cet idéal qui ne peut être qu'un progrès dans la science, dans la justice et dans la liberté. » (Triple salve d'applaudissements).

LES VOYAGES PRÉSIDENTIELS

A La Rochelle

La ville de La Rochelle prépare de grandes fêtes en l'honneur de M. Carnot, qui doit présider l'inauguration du port de La Palisse. Des démarches sont faites actuellement, auprès du ministre de la guerre, pour obtenir le concours d'un escadron de cuirassiers en garnison à Niort, et auprès du ministre de la marine pour que l'escadre cuirassée du Nord vienne devant le port et prête ses appareils de projection électrique à une fête de nuit. D'autre part, les compagnies de navigation offrent de réunir leurs bâtiments en escadrille, pour rehausser l'éclat de la solennité.

Le programme comprend quatre jours de fêtes.

Les villes de Cognac et de Poitiers font faire des démarches pour que le Président de la République s'arrête dans leurs murs, au cours de son voyage à La Rochelle.

A Montpellier

M. Carnot va se remettre en route.

Il quittera Paris le mercredi 21 mai à neuf heures quinze du soir.

Après s'être arrêté deux heures à Montélimart, il arrivera le 22 mai, à midi, à Avignon.

Il quittera cette dernière ville le lendemain à huit heures du matin, et après un arrêt de quelques heures à Nîmes, il arrivera à Montpellier à trois heures du soir.

Le départ de Montpellier aura lieu le 25 mai, à sept heures trente du matin. M. Carnot arrivera à Besançon à six heures trente du soir. Il repartira pour Belfort et Vesoul le 27 mai et sera de retour à Paris le lendemain.

A Besançon, M. Carnot recevra la visite d'un membre du Conseil fédéral helvétique qui viendra le saluer au nom du président de la Confédération.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing.

VOYAGE MINISTÉRIEL

Mont-de-Marsan, 11 mai. — M. Yves Guyot est arrivé à Laboyère par le train spécial de 9 h. 35 pour l'inauguration du chemin de fer de Sabres.

A midi a eu lieu sur la place un banquet d'environ 200 couverts. M. Guyot est reparti à trois heures pour Paris.

Élections législatives

Scrutin de ballottage

Évreux, 11 mai. — M. Sombard, républicain radical, 7006 voix (élu).

M. Ledeux, républicain opportuniste, 4907 voix.

Ruffec, 11 mai. — M. Duportal, républicain 7042 voix élu ; M. René Gauthier, bonapartiste 6707 voix.

Avallon, 11 mai. — M. Hervieux, républicain radical 5499 voix élu ; M. Nageotte, républicain opportuniste 5277 voix.

CONFÉRENCE SOCIALISTE

Fécamp, 11 mai. — M. Ricard a fait au Casino une conférence qui a été très applaudie sur la question sociale du travail des enfants. Dans la soirée un grand banquet fraternel a été offert à M. Ricard qui a porté un toast à la République.

Les Voyages d'Officiers

Paris, 11 mai. — Les compagnies de chemins de fer, désireuses de donner satisfaction à un vœu souvent exprimé par les officiers de l'armée, étudient, de concert avec le ministre de la guerre, un projet de création de cartes d'identité, portant la photographie du titulaire, et sur la présentation desquelles les officiers pourront voyager à quart de place sur tous les réseaux, sans l'obligation d'être munis, comme aujourd'hui, d'une feuille de route.

LA VENTE SEILLIÈRE

Paris, 11 mai. — La vente Seillière est terminée; les diverses vacations ont produit 1,548,477 francs.

Signalons les deux principales enchères de la dernière vacation : un meuble de salon en bois sculpté et doré, couvert d'anciennes tapisseries de Beauvais à sujets militaires et fleurs d'après Casanova, composé de deux canapés et de six fauteuils, a été payé 93,000 fr. par un Anglais; un secrétaire droit en bois de rose, garni de bronze ciselé et doré, et enrichi de trois plaques en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond vert, pomme à médaillons d'oiseaux portant la marque du peintre Evans, époque Louis XVI, adjugé 45,000 fr. à Mme la princesse de Wagram.

LE GRAND DUC NICOLAS

Paris 11 mai. — Le grand-duc Nicolas de Russie est arrivé ce matin à Paris par le train de luxe, à huit heures. Le baron de Mohrenheim et plusieurs membres de l'ambassade de Russie l'attendaient à la gare de Lyon.

Faits Divers Télégraphiques

(De nos correspondants spéciaux)

ENSEVELIS. — Mont-de-Marsan, 11 mai. — Un accident grave est arrivé ce matin rue Neuve-Saint-Roch.

Deux ouvriers, les nommés Latappy et Roquefale, qui travaillaient dans un puits, ont été ensevelis sous un éboulement.

On espère les retirer encore vivants.

SUICIDE D'UN ACCUSÉ. — Angers, 11 mai. — La session des assises de Maine-et-Loire devait être terminée par une affaire de vol qualifié.

L'accusé, un sieur Lambert, a été trouvé hier matin ensanglanté dans sa cellule. Le malheureux s'était coupé la gorge avec un couteau. Le sang coulait avec abondance par l'affreuse blessure. Il a été transporté à l'hôpital dans un état fort alarmant. Cet homme avait, à diverses reprises, déclaré qu'il serait mort le jour où il devrait passer aux assises.

LE SUICIDE D'UNE FEMME ADULTÈRE. — Paris, 11 mai. — Une jeune femme inconnue s'est suicidée la nuit dernière dans un hôtel de la rue de Strasbourg. Une lettre trouvée à côté du lit contient ces mots :

« J'ai trompé mon mari. Le remords m'accable. La mort seule peut racheter ma faute. Je demande pardon à Dieu et à mon cher mari. »

Cette lettre est signée F. G. La malheureuse respirait encore quand on l'a trouvée, mais son état est désespéré. C'est une femme brune, d'une trentaine d'années, grande, élégamment vêtue.

Nouvelles Étrangères

LES TIREURS FRANÇAIS A ROME

Rome, 11 mai. — Les tireurs français, qui prennent part au concours de Rome, viennent d'arriver. Malgré l'heure matinale, le bureau de la présidence, composé du général Pelloux, de Menotti Garibaldi, du commandeur Fabrizi et d'autres personnalités, était au grand complet à la gare pour donner la bienvenue aux Français. L'accueil ne pouvait pas être plus cordial. Dès que le train entra en gare, la musique municipale joua la *Marseillaise* au milieu des cris de : « Vive la France ! » auxquels les tireurs français répondirent par : « Vive l'Italie! Vive le roi ! »

Les tireurs français défilèrent ensuite devant les représentants de quelques sociétés de tirs qui présentaient les armes. Au moment de se séparer, sur la place de la Gare, la musique entonna de nouveau la *Marseillaise* et les mêmes cris et vivats furent répétés. Les tireurs français se sont montrés très touchés de l'accueil vraiment cordial qu'il leur a été fait.

LE NOUVEAU CHANCELIER ALLEMAND

Berlin, 11 mai. — On parle beaucoup de l'intention qu'aurait M. de Caprivi de se démettre de ses hautes fonctions, qui lui deviennent intolérables à raison des difficultés et des froissements journaliers qui résultent du caractère de l'Empereur et de son habitude de contredire les conseils de son nouveau chancelier ou de s'en passer.

L'identité de Campi

On se souvient du bruit fait il y a quelques années, autour du fameux Campi, cet assassin mystérieux, ancien officier de la marine, dont on n'a jamais pu découvrir le véritable nom. D'après des renseignements puisés à une source autorisée, il paraîtrait que Campi était le fils d'un fonctionnaire nommé Perret, qui a habité Perpignan pendant assez longtemps. Campi aurait été élevé au collège de cette ville, où il avait toujours d'excellentes notes.

Le crime de la rue de Provence

L'affaire s'embrouille. — On cherche le mobile du crime. — Un amant de rencontre. — La victime ne peut parler.

Les magistrats n'arrivent pas à se faire une idée bien nette des circonstances qui ont accompagné cet assassinat de femme galante. On nage dans le vague, dans l'incertain.

On croyait le premier jour que c'était l'ancien souteneur de Marie Gagnol qui, ayant voulu se venger du départ de sa maîtresse, l'avait suivie chez elle et avait tenté de la tuer. Les traces de ce garçon ont été retrouvées par les agents de la sûreté. On sait que ce n'est pas lui l'auteur du crime : il est au régiment depuis quatre mois. On n'est plus persuadé que le mobile ne soit pas le vol, par ce fait qu'on n'a pas retrouvé le porte-monnaie de la victime. Sa montre a disparu. Cependant les autres bijoux n'ont pas été emportés par l'assassin et, hier, M. Goron, chef de la sûreté, qui s'est rendu rue de Provence dans l'appartement de Marcelle, a retrouvé au cours de nouvelles constatations une somme de cinquante francs dans une boîte : les meubles n'ont pas été fouillés.

D'autre part, les magistrats hésitent à fixer l'heure à laquelle la jeune femme a été frappée. Les témoins sont moins affirmatifs. Une locataire de la maison, habitant immédiatement au-dessous de Marie Gagnol, a entendu, nous l'avons raconté hier, à une heure et demie du matin, des éclats de voix, des pas précipités, comme si on courait dans la chambre, puis le bruit de la chute d'un corps sur le parquet. La concierge, Mme Briquet, a dit hier, mais n'ose l'affirmer, qu'un peu avant deux heures elle a tiré le cordon et que quelqu'un est sorti de la maison.

L'assassin serait donc parti en entendant la voisine frapper au plafond pour faire cesser le vacarme qui l'empêchait de dormir.

Cependant, une heure plus tard, le témoin a parfaitement perçu, dans la chambre à coucher de Marcelle, un nouveau tapage accompagné de gémissements, de plaintes sourdes.

Ce serait la victime qui, sortant de l'évanouissement où l'avaient plongé les blessures profondes qui lui ouvraient la tête, se traînait vers son lit. On remarque deux larges flaques de sang, la première dans un angle de la chambre, la seconde sur la descente de lit où la jeune femme a été trouvée.

On ne peut déterminer non plus la nature de l'arme. Marie Gagnol n'a pas seulement le crâne perforé à quatre ou cinq endroits, mais, à la place des blessures, la boîte osseuse est brisée, enfoncée comme ferait un instrument contondant, un coup de poing américain, par exemple. Marie Gagnol a été frappée par derrière, au moment où elle faisait sa toilette, avant de se coucher.

La malheureuse, qui est soignée salle Denonvilliers, lit 5, à l'hôpital Lariboisière, est toujours dans un état comateux.

Le docteur Bergen a retiré de la matière cérébrale, des esquilles, des morceaux d'os brisés.

Le chef de la sûreté a saisi chez Marcelle une grande quantité de lettres qui avaient été adressées à la jeune femme par des amants plus ou moins attitrés, ainsi que des photographies.

On fait une enquête sur chacune de ces personnes, les agents les surveillent. Jusqu'à présent, ces recherches n'ont amené aucun résultat. Dans la soirée d'hier, le brigadier Jaume s'est rendu dans les établissements que fréquentait habituellement Marcelle, pour interroger ses amies et apprendre si possible l'endroit où la jeune femme a passé la soirée de jeudi, et en compagnie de quel individu. Le chef de la sûreté est persuadé que ce crime a été fait à la flan, à la rencontre, que l'assassin connaissait très peu sa victime; peut-être l'avait-il vue une fois ou deux, pas davantage. Dans ces conditions, retrouver cet homme sera chose très difficile.

Les locataires de la maison, parmi lesquels se trouvent nombre de femmes galantes, ont vu, depuis trois semaines que Marie Gagnol habitait rue de Provence, plus de trente individus se rendre chez la jeune femme, et parmi eux il se trouvait des gens à mauvaise mine. La voisine directe de Marcelle, une modiste, lui avait dit quelquefois qu'elle avait tort de recevoir des individus de cet acabit, et que certainement il lui arriverait malheur. La prédiction s'est réalisée.

L'ASSASSINAT DE GOUFFÉ

Une confrontation

Une nouvelle confrontation a eu lieu, hier, entre Gabrielle Bompard et Remy Launé, en présence de M. Doppfer, juge d'instruction.

Gabrielle Bompard persiste à déclarer que Launé a été l'inspirateur du crime : Eyraud, dit-elle, le lui aurait répété maintes et maintes fois.

Launé proteste énergiquement contre ces déclarations.

L'instruction n'a, du reste, pu relever aucune preuve matérielle contre lui.

Les irrégularités constatées dans ses écritures, la provenance inconnue d'une grande partie de sa fortune, ne peuvent suffire à l'impliquer dans l'affaire Gouffé. Il serait donc probable que l'agent d'affaires de Sèvres fût remis prochainement en liberté.

Dinah-Salifou assassiné

Le *Taurus* qui vient d'arriver de la côte des Esclaves, apporte la nouvelle que le roi Dinah-Salifou, qui fut la joie des réceptions officielles pendant l'Exposition du Champ-de-Mars, aurait été assassiné par ses sujets, auxquels il voulait imposer notre costume.

Dinah-Salifou aurait été empoisonné par divers fétiches avec le concours de plusieurs membres de la famille royale.

PETITES NOUVELLES

Un modeste marchand de nouveautés de Marseille vient de gagner le gros lot de 600,000 francs au dernier tirage des chemins de fer ottomans ; il avait paraît-il, acheté pour 30 fr. l'obligation qui lui a valu cette tuile dorée et qui ne lui rapportait reste aucun intérêt.

⁂ On a trouvé, dans la forêt de Saint-Cucufa, près de Rueil, des ossements humains qui se trouvaient enfouis en assez grand nombre à une faible profondeur.

On pense que ce sont des soldats allemands qui ont été enterrés là pendant la guerre de 1870.

Des restes d'uniformes et surtout des boutons en cuivre, des morceaux de buffleteries, onze paires de chaussures et une petite croix en cuivre ayant l'apparence d'une décoration se trouvaient mélangés aux ossements.

⁂ Paul Didier, agent d'affaires, ex-secrétaire du comité boulangiste de Saint-Dié, actuellement à Londres, vient d'être condamné à quinze mois de prison pour abus de confiance.

Feuilleton de *l'Avenir de Roubaix-Tourcoing* 18

MÈRE

Puis, avant que Darlot fût revenu de sa surprise, il lui posa plusieurs questions de peu d'intérêt, avant d'en venir à une qui fit trembler sa voix.

— Ne m'as-tu pas dit qu'en mon absence Victorien avait fait plusieurs visites ici et s'était intéressé à nos travaux en train, notamment à notre machine à pétrole?

— Oui.

— Ne voulait-il pas que tu l'accompagnasses à Quevilly ?

— Oui.

— Sais-tu s'il y a été seul?

— Je le crois.

L'interrogatoire n'alla pas plus loin sur ce sujet ; vivement M. Combarrieu le mit sur un autre.

XVII

Les bureaux étaient vides depuis longtemps déjà, que M. Combarrieu restait toujours dans son cabinet, immobile, affaissé dans son fauteuil, reprenant sans cesse ce qui lui avait été dit par M. Armihaud, aussi bien que par son directeur.

Cette trahison était-elle possible ?

La nuit étant venue et le gaz n'ayant pas été allumé dans le cabinet, il demeurait enveloppé d'ombres.

Dans l'usine, quelques ateliers avaient éteint leurs feux, mais d'autres où le travail de nuit était organisé flamboyaient dans l'obscurité des cours, et leur ronflement monotone, plus fort dans le silence relatif du soir, faisait une sorte d'accompagnement à ses pensées pour les rendre plus sombres encore et plus sinistres.

Que d'heures de sa vie s'étaient ainsi passées dans ce cabinet, où le berçait cette musique douce à ses oreilles, autrefois auprès de son père, plus tard, en sa première jeunesse, tout seul ! Les temps étaient difficiles : car, bien souvent, on travaillait sous le poids de lourdes échéances, sans trop savoir si on en sortirait, mais combien moins douloureux que le présent ! Fiévreux oui, non désespérés. Quoi qu'il arrivât, on s'appuierait toujours sur un passé glorieux ; si l'on succombait, resterait l'avenir. Comment prévoir alors qu'un jour viendrait où passé et avenir sombreraient d'un même coup de foudre, le plus effroyable, le plus lamentable qu'une imagination affolée de pessimisme pût rêver.

Après s'être dix fois convaincu par son examen personnel qu'on ne pouvait pas arriver à d'autres conclusions que celles de son directeur, et que malgré sa résistance obstinée il fallait quand même les subir, il se décida à quitter son cabinet.

Quand il fut dans la rue, ses pas le mirent machinalement sur la route qu'il suivait tous les soirs, et sans savoir comment il était venu, il se trouva avenue Hoche devant la porte de son hôtel.

Alors il pensa qu'il n'avait pas dîné ; en cette saison, dans l'hôtel abandonné, il ne restait pour tout domestique que le concierge et sa femme, c'est-à-dire personne pour le servir.

Mais comme il n'était pas en disposition de s'asseoir dans une salle de restaurant, il commandât qu'on allât lui chercher une tranche de viande froide, un petit pain, et qu'on lui montât le tout avec une bouteille de vin dans son cabinet de travail.

Mais, son couvert dressé sur une table, au lieu de s'asseoir, il continua de marcher à travers son cabinet, en tirant coup sur coup de grosses bouffées de fumée de son cigare, comme si c'était là pour lui une puissante distraction, une jouissance dans laquelle il s'anéantissait.

Le premier usé, il en alluma un second, puis un troisième, et à la fin il alla se mettre au lit, sans avoir touché à son dîner, mais après avoir bu trois grand verres d'eau.

Après une nuit sans sommeil, agitée par la fièvre, troublée par des hallucinations et des effarements, il se leva au petit jour et, revenant dans son cabinet, il écrivit un court billet qu'il fit porter au cercle de la Concorde ; sur l'adresse le nom de Dantin ; à l'intérieur, deux lignes :

« Je prie M. Dantin de me faire savoir où et quand je pourrai le rencontrer. »

A l'avance, il savait que cette rencontre pourrait avoir lieu au cercle, en y allant à l'heure à laquelle on y trouvait Dantin ; mais précisément, il ne voulait pas, il n'osait pas y retourner.

Ce fut seulement à deux heures qu'on lui porta la réponse aux Batignolles, où il avait passé la journée : « J'aurai l'honneur de me présenter aujourd'hui, à trois heures, chez M. Combarrieu. »

Dantin fut exact ; à trois heures, il sonna à la porte de l'hôtel, et aussitôt il fut introduit auprès de M. Combarrieu, qui, depuis vingt minutes l'attendait dans son cabinet en se promenant de long en large, les yeux attachés sur le cadran de la pendule.

— Je vous remercie, dit M. Combarrieu, d'avoir bien voulu vous déranger pour moi.

— J'ai pensé que vous aimeriez mieux me recevoir ici, répondit Dantin, de façon à indiquer, mais sans appuyer, qu'il était assez fin pour comprendre pourquoi on ne venait pas le trouver à son cercle.

— J'ai un service à vous demander.

Dantin s'inclina sans répondre, ce qui lui permettait de ne s'engager qu'après avoir appris ce qu'on voulait de lui.

— Vous vous êtes occupé des affaires de mon fils, dans son intérêt; je veux vous prier de vous en occuper encore, mais dans le mien.

— Je ne comprends pas.

— Je vais m'expliquer.

Après avoir fait asseoir Dantin, M. Combarrieu continua :

— Ce que vous m'avez dit m'a fait entrevoir ce qu'était la situation de mon fils au temps où il vous employait ; j'ai besoin de savoir maintenant ce qu'elle est aujourd'hui.

— Je l'ignore.

— Eh bien! il faut l'apprendre. C'est là ce que j'attends de vous. Des recherches de ce genre ne doivent pas être impossibles.

— Impossibles, non assurément, mais difficiles ; quand je me suis occupé des affaires de M. Victorien, j'étais sans position; mon temps m'appartenait ; aujourd'hui je n'ai plus ma liberté.

— N'avez-vous pas quelques heures à vous dans votre journée?

— Sans doute.

— D'autre part, ne pouvez-vous pas vous faire aider ? Je suis disposé à reconnaître largement le service que je réclame ; vous ne serez, en aucune circonstance, arrêté ou gêné par l'argent.

Cette fois, Dantin répondit plus vite :

— Mais je ne vois pas très bien en quoi consistent les recherches que vous désirez.

— Connaître au juste la situation actuelle de mon fils, ses dettes, ses ressources. J'insiste sur ce point particulièrement : d'où lui est venu l'argent qu'il a dépensé en ces derniers temps, soit pour son plaisir, soit pour apaiser ses créanciers ? Je sais, ou plutôt je crois savoir qu'il a eu de grands besoins ; comment est-il parvenu à les satisfaire ? Avec quel gens s'est-il mis en relations ? quelles sommes lui ont-ils versées ? de sont côté, quels engagements a-t-il contractés ?

— Cela n'est pas commode.

— Si cela l'était, il va de soi que je n'aurais pas recours à vous : c'est la difficulté vaincue qui fait le prix du service rendu, et aussi l'habileté déployée, de même que la discrétion ; car il est bien entendu que mon fils ne doit pas soupçonner vos recherches, ni surtout le nom de celui qui les fait faire.

Dantin resta un moment pensif.

— Je ne vois que Mélicieux, dit-il, qui puisse m'aider.

— N'êtes-vous pas mal avec lui ?

— Mélicieux est un philosophe pratique, qui n'est mal qu'avec ceux dont il n'a rien à attendre de bon. Il a été mon adversaire quand il m'a cru dangereux; mais il me prendra la main avec effusion s'il voit qu'elle n'est pas vide.

— Je n'ai pas à connaître ceux que vous emploierez, pas plus que les moyens auxquels vous aurez recours.

— Comme vous voudrez, monsieur; nous nous en tiendrons donc aux résultats.

— Voilà qui vous aidera à les obtenir rapides et autant que possible complets sur le point principal que je vous ai indiqué ; les sources auxquelles mon fils a puisé pour faire face à ses dépenses.

Et ouvrant un tiroir de son bureau, il en tira un cahier d'où il détacha un chèque après l'avoir rempli.

— Si cette provision est insuffisante, vous me direz de combien. Quand vous aurez quelque chose à me communiquer, prévenez-moi par un mot, qui me donnera l'heure où je devrai vous attendre ici. Hâtez-vous.

Si Dantin était réellement l'homme intelligent qu'il croyait, et si Mélicieux justifiait sa réputation, peu de temps devait suffire à cette enquête.

Ses doutes seraient donc fixés, ses craintes écartées ou confirmées, sans que celui qui lui apporterait la lumière soupçonnât l'horreur du mystère qu'il avait éclairci.

Lui-même était resté debout la plus grande partie de la nuit, sans oser laisser sa pensée descendre jusqu'au fond et formuler une accusation précise.

C'était son fils celui que les faits et les inductions groupées autour accusaient, et son cœur de père, l'honneur de son nom, la fierté de sa vie, tout en lui se révoltait contre les conclusions qui, de tous côtés, l'enserraient à l'étouffer.

Mais il ne suffisait pas de dire et de répéter, de crier : « C'est mon fils que j'accuse ! » pour que cette accusation ne fût pas justifiée.

Que pouvait l'honneur, la fierté du père, la considération qu'on accordait à son nom ? c'était du fils qu'il s'agissait ; ce n'était pas la vie du père qu'il fallait évoquer avec les journées prises par le travail, c'était celle du fils avec ses heures, si vides d'un côté et si pleines de l'autre.

Si le cœur paternel protestait contre cette pensée d'une trahison, l'esprit de l'homme d'affaires pouvait-il, raisonnablement, repousser les présomptions qui l'imposaient?

Les dénégations auxquelles il avait, tout d'abord, voulu se raccrocher n'étaient plus possibles; après son entretien avec son directeur, qui ne parlait pas à la légère, lui-même avait reconnu la trahison, et si le coupable n'était pas celui qui avait étudié ses nouveaux travaux, sans que rien expliquât cette étude, plus qu'étrange chez lui, c'était quelqu'un de la maison.

Comment hésiter entre ceux dont il avait si souvent éprouvé la fidélité, la probité, le dévoûment, et celui sur le compte de qui on venait de lui faire de si terribles révélations?

Qui vole au jeu, n'est-il pas capable de bassesses plus honteuses encore ?

Dans ce que lui avait dit le policier, un mot l'avait frappé qu'il trouvait maintenant effroyablement vrai : c'est que ceux qui ont gaspillé leur fortune en arrivent facilement à se dire qu'ils seraient trop bêtes de ne pas chercher à se rattraper n'importe comment, et que leur tour est venu.

Ce n'était pas seulement « n'importe comment », que s'était dit ce misérable, c'était aussi « contre n'importe qui » ; et sûrement le sentiment filial ne lui avait pas crié : « C'est ton père que tu trahis. »

Depuis dix ans, en quelle occasion s'était-il affirmé et manifesté, ce sentiment filial ? A bien chercher, il n'en trouvait pas une seule ; le père avait un fils ; le fils n'avait pas de père.

Coûte que coûte, il fallait donc que l'auteur de cette trahison fût découvert, et que le doute ne pût pas rester suspendu au-dessus des innocents : pour cela la seule chose à faire était, semblait-il, celle à laquelle il s'était arrêté après sa cruelle nuit d'insomnie : recourir à Dantin, et pendant que celui-ci ferait son enquête à Paris, en faire une à Quevilly.

Assurément sa répugnance à se servir de pareils moyens avait été profonde, et longtemps il avait hésité, balançant le pour et le contre ; mais de quels autres pouvait-il disposer ?

Procéder soi-même à cette enquête, aller droit chez Victorien, l'interroger, le presser, de force lui arracher un aveu ? Il ne fallait pas y songer ? Qu'attendre de lui si ce n'est la tromperie la plus audacieuse ? Quoi de plus effronté que cette histoire des cent mille francs perdus dans un cercle où il n'avait pas joué ? N'était-elle pas la preuve que tout lui était bon pour sortir d'embarras, même l'absurde ?

(A suivre.)

HECTOR MALOT.